

Les Goisneau

Lola Champbertain

En faisant construire, à la fin des années 60, cette maison aux cornières de pierres, où tout, ardoises, carrelages, huisseries, était de bonne qualité, les Goisneau n'avaient lésiné ni sur les surfaces ni sur les volumes, car rien n'était trop beau pour voir aboutir leurs rêves. Elle avait coûté cher, ils s'étaient endettés, mais enfin, elle affichait leur honorable prospérité. Pour l'un, elle était une revanche sur des siècles de misère, une conquête ; pour l'autre, que la mort de son père avait plongée, enfant, dans une condition modeste, elle permettait de restaurer une situation qu'elle aimait se représenter comme *en vue*. En retrait de la route, posée sur une vaste pelouse qui lui faisait comme un piédestal, la maison des Goisneau était la dernière maison du bourg.

On y comptait six pièces, dont trois qui étaient presque toujours inoccupées : à l'architecte, on avait demandé une chambre pour chacun des enfants qui, pourtant, passaient déjà leur baccalauréat, et un petit bureau qui ne servait jamais à personne car le seul travail d'écriture qui se faisait chez les Goisneau consistait à suivre, dans un petit cahier d'écolier, l'état du compte-chèques-postal ou, tant que madame Goisneau avait été enseignante, à corriger des cahiers. Outre la cuisine qui était le lieu où l'on vivait ensemble, trois pièces seulement étaient utilisées : la chambre, qu'on quittait tôt le matin pour n'y revenir que tard le soir, la salle à manger, et le salon où trônait la télévision.

Quoiqu'attenants à la cuisine, la salle à manger et le salon, en enfilade, ne faisaient qu'une seule et longue pièce glaciale car, de peur que les odeurs de cuisine ne l'envahissent et qu'elle ne se salisse trop vite, la porte de communication, qui aurait pu laisser passer un peu de la chaleur du four ou de la cuisson du souper, avait vite été

condamnée. Il y faisait d'autant plus froid qu'à l'exception d'un tableau qui, au-dessus du canapé, représentait un tournesol, les couleurs vives, que madame Goisneau jugeait criardes et de mauvais goût, avaient été bannies au profit des blancs cassés ou des beiges et que le tissu des chaises autant que le bois des meubles, prévenaient de la tentation du contact. Le buffet, à l'image de l'architecture des années 60, était un parallélépipède-rectangle parfait recouvert d'un épais vernis, les sièges étaient garnis de satin, et la table basse laquée : on avait choisi le lustre plutôt que le confort, tenu à distance l'humaine envie de moelleux. Quelques porcelaines, des miniatures, des minéraux, précieux sans doute pour la maîtresse de maison, étaient exposés dans des vitrines et les livres étaient enfermés derrière les vitres d'une haute bibliothèque. Buffet, sellettes, petites tables, tout, même la télévision, était aligné le long des murs de cette pièce à angles droits car, modernité des années 60, on avait commandé une maison sans recoins, sans pans coupés, sans courbes, sans surprises et sans d'autant moins de secrets que, grâce aux tuyauteries qui amenaient tout le confort, la maison des Goisneau conduisait admirablement les bruits.

Les portes closes, du travail d'artisan pourtant, soigneusement contrôlé, plein bois, n'empêchaient pas que, du rez-de-chaussée aux mansardes du premier, on entende le grincement des volets roulants qu'on remontait, le tintement des assiettes qu'on rangeait, des casseroles qu'on remuait. Le martèlement des talons de madame Goisneau-mère, chaussée dès le matin, résonnait comme un ultimatum aux paresseux qui se seraient attardés au lit au-delà de huit heures, les conversations passaient par les canalisations et les querelles filtraient, menaçantes. La chasse d'eau, à l'étage, grondait comme les chutes du Niagara et les Goisneau pouvaient tout savoir des horaires de passage aux WC de leur fille quand, à chacune de ses visites, elle occupait la chambre, au premier.

Quant aux WC du rez-de-chaussée, on aurait pu faire l'économie de leur porte. A chaque fois que l'on remontait du garage, au débouché de l'escalier du sous-sol, on trouvait grandes ouvertes et les portes du placard et la porte des WC qui se trouvait en face de celle de la cuisine. Quand elle passait chez ses parents, Camille Goisneau, leur fille cadette, enrageait. Fermait. Cette curieuse manie l'agaçait. *La salle du trône*, ne pouvait-elle s'empêcher de penser en tombant sur l'ouverture béante qui invitait à la visite.

Madame Goisneau, si soucieuse de son apparence pourtant, si *coquette*, selon le terme qu'elle affectionnait, inconsciente qu'elle était sans doute de sa relation avec la fatuité supposée du coq, qui n'est roi que de basse-cour, ne semblait pas voir l'incongruité de l'ouverture de ce lieu. Elle avait aménagé chez elle la scène non d'un petit ou grand lever, d'un petit ou grand coucher, mais celle des petits ou gros besoins, sans paravents, la scène d'un trône symbolique et dérisoire, où régnait son impudeur. Au moins, au roi soleil, était-ce le protocole de la cour qui imposait de faire ses besoins en public mais ici ? Selon madame Goisneau, la porte des WC du rez-de-chaussée béait en permanence car le radiateur qu'elle y avait fait installer pour le confort de ces moments intimes pouvait ainsi répandre sa tiédeur dans le vestibule glacé. Ici, émanaient donc des WC un réconfort mêlé de puanteur car, outre les odeurs laissées par certains soulagements fétides, remontaient de la fosse septique des miasmes infects qu'on n'avait pas le droit d'attaquer à l'eau de javel.

La cuisine, vaste pourtant, n'offrait pas toutes les commodités. Les provisions alimentaires les plus courantes et les produits d'entretien étaient entreposés au sous-sol, et c'était *très bien comme ça*, tranchait madame Goisneau quand Camille ou sa femme de ménage lui suggéraient d'avoir à portée de main, dans le placard sous l'évier, par exemple, les œufs, les échalotes ou les pommes de terre. C'est que madame Goisneau n'entendait pas que

quiconque mette son grain de sel dans son organisation, laissant par-là supposer une possible imperfection. L'évier était surbaissé, et un peu trop bas pour sa cadette qui, comme madame Toussaint, était de taille moyenne. C'était rude pour leurs dos, comme Camille l'avait dit un jour à haute voix. Trop bas... Trop bas tout court ! Dans l'absolu ! Trop bas, elle parlait pour elle ! Qu'est-ce qu'elle croyait, cette pimbêche, qu'elle était dans la norme ? Ces généralisations, qui rejetaient madame Goisneau dans la catégorie des gens *trop petits*, ou *plus petits* que la moyenne...

« *C'est parfait pour moi.* », avait-elle répliqué, « *D'ailleurs nous avons demandé à l'architecte qu'il soit à ma hauteur.* »

Camille Goisneau qui, selon l'expression de sa mère, s'était fait *moucher* plus d'une fois, avait depuis longtemps renoncé à dire ce qu'elle pensait, sauf quand elle se sentait vraiment des trésors de patience et, surtout, de diplomatie ce qui, justement, n'était pas son fort. Faute de pouvoir, sans risque et donc sans crainte, exprimer spontanément ses sentiments, depuis l'adolescence elle avait pris l'habitude d'accumuler le ressentiment et de l'enfourer vivant sous des couches de mutisme où il fermentait, de sorte que parfois le bouchon sautait, dans une explosion de colère, aussi violente qu'une éruption volcanique. Aux proches à l'oreille desquels elle pouvait déverser le trop plein de ce qu'elle contenait difficilement lors de ses séjours chez madame Goisneau, elle expliquait que la vieille dame ne supportait aucune critique. Ils la regardaient. Ils se demandaient si, tout de même, il ne serait pas possible... Si elle avait essayé... Si ce n'était pas elle qui, tout de même, exagérait car enfin... Tout de même, ils l'avaient rencontrée, madame Goisneau, et elle s'était montrée fort aimable... Elle avait un aspect très soigné, de beaux cheveux bien entretenus, des vêtements de qualité, et de la conversation. Tout le monde n'avait pas la chance d'avoir une mère aussi distinguée, réservée d'abord, en retrait, attendant sagement et délicatement

qu'on s'aperçoive de sa discrétion extrême et qu'on l'invite à se joindre aux autres.

De la cuisine de madame Goisneau, par une porte vitrée, on accédait à un balcon qui dominait à l'arrière, en contrebas de la maison, un ancien verger enclavé. On allait rarement sur le balcon, ou seulement quand il y avait des visiteurs et qu'on voulait se parler de haut en bas ou de bas en haut. Ce vaste promontoire absolument désert n'avait jamais été aménagé ; il n'y avait pas de pot de fleurs, pas de table, pas de transat ni aucun ustensile ; rien ne témoignait que ses propriétaires y séjournassent parfois. A quelle vision imaginaire devait-il sa création lors de la conception de la maison, on ne le savait pas.

Du balcon, la vue, d'un côté, au-delà de la haie d'arbustes et de framboisiers qui longeait le terrain des Goisneau, était limitée par une allée de peupliers dont la hauteur faisait régulièrement l'objet de récriminations vis-à-vis du docteur Mercier, le voisin, qui acceptait avec humilité toutes les observations de Monsieur Goisneau car, du temps où il était en fonctions, celui-ci connaissait après tout, mieux en tous cas que le commun des mortels, la réglementation du code rural, du code de la construction, du code des communes et même du code civil. Outre le terrain qui bordait celui des Goisneau et permettait d'accéder directement à la route, les Mercier possédaient, sur une petite colline qui faisait face au balcon des Goisneau et dominait un vaste étang, une très grande maison, enfouie au milieu de grands arbres et cachée aux regards.

La fille aînée du docteur et celle des Goisneau s'étaient connues sur les bancs du lycée. Elles avaient été amies et les sœurs Mercier, des enfants attachantes, vives, chaleureuses, attentives, avaient apporté un peu de lumière dans la cour de récréation des sœurs Goisneau. Leur mère et elles avaient fait soupçonner à ceux qui en auraient

douté, l'existence de la tendresse, de la douceur, de l'indulgence et du bonheur familial. Médecin de campagne, le docteur Mercier avait occasionnellement soigné Philippe Goisneau ; il était connu pour son diagnostic et pour le goût qu'il avait pour les accouchements à domicile ; quant à son épouse, elle avait, pendant la guerre, partagé avec la future madame Goisneau, alors Bichette Coudray, une demi-pension chez l'habitant. Mais, quoiqu'elle y ait été maintes fois invitée, madame Goisneau, elle, ne fréquentait pas sa voisine et ancienne compagne de pension, et si Philippe Goisneau interpellait le docteur Mercier, c'était pour le rappeler à l'ordre : taille des peupliers, taille de la haie, distance réglementaire, entretien du ruisseau...

De l'autre côté du terrain, un haut mur mitoyen, en partie recouvert de poiriers en espaliers, départageait la propriété des Goisneau de celle des Guinoiseau. Ceux-ci avaient racheté la maisonnette qui, lorsque les Goisneau avaient acquis le terrain pour *faire construire*, existait déjà depuis longtemps. Pendant des années, les Goisneau n'eurent pas d'autre reproche à faire à leurs voisins que d'être une famille de *calotins* et d'avoir accepté sur leur pignon, pour recevoir quelque rétribution, un panneau publicitaire géant. La maisonnette étant en bordure de la route, et la maison des Goisneau très en retrait, le panneau ne se voyait que des fenêtres du bureau, toujours inoccupé dans la journée, et des portes fenêtres du salon, qu'on n'ouvrait qu'en plein été.

« *Pas plus de quatre m2, et six mètres au-dessus du sol.* », répétait Monsieur Goisneau.

A ses voisins de droite et de gauche, il continuait à rappeler la réglementation car, vingt ans après son départ en retraite, il se réclamait encore de ses anciennes fonctions aux Ponts-et-Chaussées pour conférer à ses propos une autorité que, naturellement, il n'avait pas, sauf qu'il s'adressait à tous comme il s'était adressé à ses subordonnés, ou comme un maître d'école narquois et

suffisant, dont la pédagogie aurait essentiellement consisté à faire honte *aux ignorants*, à les coiffer du bonnet d'âne, à en faire la risée de la classe.

Quand ils eurent racheté la maisonnette, les Guinoiseau voulurent l'agrandir vers l'arrière, la surélever et la prolonger. Ils ne prirent pas d'architecte, ils n'en avaient pas les moyens. Leur terrain étant étroit, l'extension rapprocha leur petite maison de celle des Goisneau qui s'offusquèrent. Des fenêtres du haut, le vieux curé qu'ils devaient accueillir, comme venaient de l'apprendre les Goisneau, pourrait avoir une vue plongeante sur leur chambre. Monsieur Goisneau prit sa grosse voix :

« *La possibilité de réaliser une vue donnant chez le voisin doit avant tout respecter des règles de distance !* »,

Appelée à se prononcer sur le scandale, Cécile Toussaint contempla l'extension de la maison des *calotins*.

« *Hmm* », fit-elle, « *Cela vous choque, bien sûr, parce que vous étiez à la campagne, jusqu'à présent. En ville, vous auriez peut-être des voisins directs, juste en face...* »

- *Mais enfin !* », s'étouffait madame Goisneau, « *Ils voient directement chez moi !* »

- *Tout de même...* »

Cécile Toussaint hésita à continuer. On n'objectait rien à madame Goisneau. Pourtant, ce jour-là, elle poursuivit avec impertinence.

« *Le pignon de la maison n'arrive pas au droit de votre façade, comme dit monsieur Goisneau... A mon avis, il faut qu'ils grimpent sur un tabouret avec un dispositif genre périscope pour réussir à....* » ; elle allait dire : 'à vous espionner' mais elle avait déjà ironisé sur le périscope, et madame Goisneau pinçait les lèvres en remuant le museau,

« *A voir dans votre chambre....* »,

« *Mais ils ne respectent pas les règles de distance, voyons !* », martela madame Goisneau.

Cécile Toussaint s'empressa de concéder qu'elle ne savait pas.

« *Au moins 1,90 m entre l'ouverture et la limite de propriété pour une vue droite.* », expliqua Monsieur Goisneau, « *Articles 675 et suivants du code civil.*

- *Une vue droite... ?* », demanda madame Goisneau.

« *Une vue droite c'est celle qui permet de plonger le regard directement sur la propriété voisine...* », expliqua Monsieur Goisneau, tout à son affaire. « *Et pour une vue oblique ou latérale, c'est 60 cm entre la fenêtre et la limite de propriété ...*

Madame Goisneau fronça les sourcils :

« *Une vue oblique, comme ici alors...*

- *Oui si tu veux, il faut se pencher ou tourner la tête pour regarder chez le voisin...*

- *En tous cas c'est ce qu'on appelle loucher chez le voisin ou je ne m'y connais pas !* », ironisa madame Goisneau.

« *Si tu veux, oui.* », sourit Philippe Goisneau.

Les Goisneau et les Guinoiseau allèrent ainsi jusqu'à la conciliation, chez le médiateur qu'on venait d'instituer. Monsieur Goisneau, qui ne manqua pas de rappeler qu'il avait été fonctionnaire du ministère de l'Equipement, cita les articles concernant le voisinage, mais évoqua, c'était possible, que ses connaissances pouvaient être obsolètes, le code civil avait peut-être été modifié, il n'en avait plus à sa disposition... Tapotant sur l'épais livre rouge qui trônait sur son bureau, le médiateur le rassura, il avait la dernière édition sous la main.

Après s'être fait exposer la situation, par madame Guinoiseau d'abord, *honneur aux dames*, qui, pour témoigner de sa bonne foi, avait amené le vieux curé qu'elle voulait héberger dans l'extension réalisée, puis par Monsieur Goisneau, il ouvrit son code à la page marquée d'un signet.

« *Alors, articles 675 et suivants...* », dit-il. « *Alors... La construction est accolée contre votre propriété me dites-*

vous Monsieur Goisneau... Vous avez apporté des photos ? »

On n'avait pas de photos, mais la maisonnette prolongée était bien accolée le long du mur mitoyen. C'était illégal, en effet, confirma le médiateur, mais allait-on aller jusqu'à demander sa démolition ? Était-ce ce que voulaient les Goisneau ?

« *Ce n'est pas très chrétien...* », chuchota madame Guinoiseau.

Cela n'échappa pas à l'oreille fine dont se targuait madame Goisneau.

Le menton et les mains du vieux curé, dans son fauteuil roulant, tremblaient. Il bafouillait, confus, qu'il avait *causé bien des soucis à sa pauvre Nicole, qui lui devait tous ses tracasseries ; dire qu'elle avait englouti toutes ses économies dans cette maudite construction.*

Madame Goisneau sauta sur l'occasion :

« *Maudite, je ne vous le fais pas dire !* », s'exclama-t-elle, « *Voyez, mon père, ici-bas, le Bon Dieu ne fait pas la loi.* », et, se tournant vers madame Guinoiseau : « *Vous pouvez asperger votre maison avec toute l'eau bénite que vous voudrez, ça ne changera rien !* »

Monsieur Goisneau ne voulut pas être en reste. Il se fit fort, lui, de faire démolir la maison, *ils* verraient de quel bois il se chauffait, *ils* se souviendraient comment il s'appelait. Le médiateur eut le plus grand mal à le ramener à discuter d'une solution *moins radicale* peut-être. Certes la distance entre la construction et le mur n'était pas réglementaire, mais la maison était tout de même à une bonne dizaine de mètres en diagonale du coin de la maison des Goisneau.

« *Mais enfin c'est invraisemblable !* », s'écria madame Goisneau, « *Ces gens pourront regarder impunément dans ma chambre-à-coucher ! Vous n'allez pas laisser faire ça ! C'est illégal, oui ou non ?* »

Elle invita alors le médiateur, ou plutôt lui intima, de se déplacer, ce qu'en tant qu'ancien collègue il ne put refuser. Rendez-vous fut pris mais, au pied du mur, l'homme eût

l'impudence d'évoquer une solution *raisonnable*. Madame Goisneau, ulcérée, tourna les talons, rentra chez elle et claqua la porte. Le médiateur, qui avait fait quelques pas dans la propriété des Goisneau pour se faire une meilleure idée du problème, écarta les deux bras en signe d'impuissance en direction des voisins qui, eux, s'étaient sagement tenus hors de la propriété, en lisière de l'allée. La brouille était consommée. Les Goisneau n'eurent de cesse d'obtenir qu'on détruisit l'avancée du toit qui protégeait le pignon des Guinoiseau mais débordait sur leur terrain et arrosait pourtant gratuitement, quand il pleuvait, leur plate-bande. Ils purent rapidement contempler, au lieu du panneau publicitaire qui les dérangeait du temps de l'ancienne propriétaire, un mur de pignon noirci par l'humidité. Mais ils étaient dans leur droit. On avait vu comment ils s'appelaient.

« *Goisneau... Comme... ?* ».

Madame Goisneau épelait.

« *Goisneau, Gé-o-i-s-n-e-a-u.*

- *O-i-s-n-e- a- u... D'accord, et votre prénom ?*

- *Brigitte.* »

Mais elle n'était Brigitte que sur le papier, les administrations, la banque... A ses collègues, ses camarades de pension, les gens qu'elle rencontrait en milieu ami, elle avait toujours annoncé : « *Bichette !* », diminutif que sa mère avait choisi mais dont le service de l'état-civil n'avait pas voulu, de sorte qu'à son instigation elle avait hérité le prénom de *Brigitte*, auquel le r et les t donnaient du corps. Ce prénom entier, que les autorités avaient substitué à Bichette, avait une énergie dont était dépourvu le *petit nom* issu du désir maternel, qui évoquait une douceur et une timidité dont, à première vue, on n'aurait pas gratifié madame Goisneau, mais dont sa famille, ou ses pairs, avaient continué à faire usage. Des autres, elle exigeait qu'ils lui accordent plus de révérence et qu'ils lui donnent du *Madame*. Ainsi, reprenait-elle

vivement les jeunes malappris qui se contentaient de lui adresser nonchalamment un « *Bonjour !* », ou un « *Merci !* », ou de claironner un « *Au-revoir !* » en oubliant d'y associer le titre de civilité qui lui était dû.

« *Madame* »... ajoutait-elle, les reprenant avec insistance comme on le fait avec un petit enfant à qui on apprend la politesse.

Pourtant, elle aimait raconter combien la décontraction des Américains, quand ils avaient débarqué en 1945 dans cette vieille Europe qui n'avait pas su se défendre toute seule, l'avait réjouie, comme d'un pied de nez fait aux gens *bien-pensants et collet-montés*, comme elle disait.

Madame. Elle tenait beaucoup à la distinction que ce titre accordait aux femmes qui, par leur élégance, leur retenue, leur conscience d'elles-mêmes, se faisaient un point d'honneur à mériter. Elle était d'une époque où les maternités, le travail domestique et l'indigence ôtaient bien vite aux femmes du peuple, en même temps que leur taille fine, les moyens de l'élégance. Le dos s'arrondissait, la jambe s'épaississait, on ne quittait plus ni ses savates ni sa blouse et, quoiqu'encore jeune, on vous appelait *la mère*. Madame Goisneau aurait eu horreur qu'on imaginât jamais la nommer ainsi, comme sa belle-mère, cette femme aux jambes enflées et à la poitrine proéminente, que ses propres enfants appelaient *la mère Goisneau* ou, tout simplement, *la mère*, qui se déplaçait lourdement, et qui était *très forte*, euphémisme qui permettait à Bichette Goisneau de ne pas traiter sa belle-mère de *grosse femme*, car il était insultant d'être carrément « *gros* », et elle avait été *bien élevée*, rappelait-elle souvent.

C'était donc par politesse qu'après un repas un peu plus riche qu'à l'ordinaire, elle se réservait l'attribut infâmant : « *Je me sens comme une grosse patate !* », s'écriait-elle en gonflant ses joues devant une assemblée qui mastiquait encore, se resservait, prenait fromage et dessert, et dont chaque membre pesait au moins une fois et demi, voire deux fois, ses quarante-sept kilos. D'ailleurs ils aimaient les *patates*, ils ne mangeaient que ça, des *patates*, des

rillettes, du camembert et *des cochonnailles*, comme disait Bichette Goisneau, arrosées d'un verre de vin très ordinaire qu'elle devait régulièrement leur refuser quand ils le lui en proposaient. Du *gros rouge* ! Des gens bornés, dont tenait Philippe Goisneau. Heureusement, elle essayait de l'éduquer, mais ce n'était pas toujours facile. En tous cas, de cette lignée de paysans mal dégrossis d'où son mari était issu, Bichette Goisneau devait être la première à porter, associé à ce nom qui sentait encore le fumier, le titre de *Madame*. Sur ce plan, elle était certaine que personne ne lui avait jamais fait concurrence : il n'y avait jamais eu d'autre madame Goisneau et, comme elle n'avait pas de fils et que son beau-frère était mort avant d'avoir eu des enfants, il n'y en aurait pas d'autre...

C'était sans compter sur les idées saugrenues de sa cadette, Camille, qui s'était entêtée à refuser d'adopter le nom d'un autre. A maintes reprises, à sa majorité, Camille Goisneau avait demandé qu'on changeât l'intitulé de ses carnets de chèques et elle reprenait, avec une impertinence qui ressemblait étrangement à celle de sa mère, les commerçants de Brissac qui, sachant qu'elle n'était pas mariée, l'appelaient encore, à cinquante ans et plus, Mademoiselle. Malgré l'obstination de la banque et de l'administration à lui donner ce titre d'un autre âge, Camille Goisneau refusait qu'on la nommât comme une fille à marier et prétendait, depuis qu'elle avait soi-disant fait du droit, qu'on lui devait du *Madame*. Il y avait donc maintenant, du moins sur le papier, deux madame Goisneau...

Bichette Goisneau se régalaient *pourtant* autant de *Mademoiselle* que de *Madame*. Ça sonnait aussi bien à ses oreilles. C'était pour elle une marque de distinction que, du temps où elle était jeune, tout le monde ne portait pas. La plupart des gens du peuple appelaient alors les filles du pays par leur prénom, qu'ils faisaient précéder par l'article défini et suivre, souvent, par le nom de famille. Ainsi, déjà ravalée par la perte de son père au rang de ceux qui ne pouvaient se réclamer d'aucun titre, elle était, dans le

bourg où elle avait grandi, et comme le voulait l'usage local, *la Bichette* Coudray. Mais, à l'école primaire supérieure où elle avait eu la chance d'entrer, elle avait recouvré le droit d'être désignée comme *Mademoiselle* Coudray et, lorsqu'elle évoquait ses souvenirs de cette période, Bichette Goisneau prononçait avec délice ces deux mots, qui restauraient la splendeur qu'elle imaginait avoir perdue avec la disparition de son père. En épousant Philippe Goisneau, *Mademoiselle* Coudray lui avait apporté le titre qui la distinguait des filles simples et avait fait de lui *Monsieur* Goisneau. Lauréat du concours des Ponts et Chaussées, par son alliance et par ses fonctions, il était ainsi devenu, indubitablement, respectable.

Les Goisneau avaient deux télévisions, l'une dans le coin du salon, l'autre, qu'ils avaient remontée de leur caravane quand, ayant renoncé au camping, ils l'eurent enfin vendue, dans le bureau qui, de ce fait, changea de nom et devint *le petit salon*, par opposition au salon tout court, vaste et glacé. Ils y avaient relégué leur vieux canapé un peu avachi, quand ils l'eurent remplacé au salon par un autre, flanqué d'imposants et profonds fauteuils.

De temps en temps, Philippe Goisneau regardait un match sur la télévision du salon, qui était connectée au décodeur de Canal. Madame Goisneau, elle, allait dans le *petit salon*, regarder un film, un documentaire ou, ce qu'elle affectionnait particulièrement, une émission sur les animaux. Madame Goisneau avait un peu peur des chiens ; mais elle aimait les chats ; les Goisneau n'avaient ni chat ni chien, on n'aurait su qu'en faire quand on partait en vacances, et les chats se faisaient toujours écraser. Et puis ils avaient des griffes, et madame Goisneau tenait à son beau tapis et à la tapisserie de ses fauteuils plus qu'au ronronnement d'un chat qu'on caresse.

Avec l'abonnement à Canal Plus, les Goisneau avaient pris l'habitude de choisir leur programme et de se séparer pour aller le regarder, chacun dans son coin, elle dans un canapé moelleux que des années d'usage avaient ramolli et devant une télévision miniature qui ne diffusait que les programmes publics, lui dans le grand salon glacial, enfoncé dans un fauteuil d'où il lui était difficile de s'extraire, et devant une télévision un peu plus grande. Elle était dérégulée, les couleurs pastel y paraissaient fluorescentes, le rouge était vermillon, le ciel et la mer d'un bleu de lagon, les arbres, les champs et les pelouses d'une teinte qui ressemblait à celle des plumes d'une perruche, tout le monde y arborait une mine rubiconde comme au sortir d'un repas arrosé, ou d'une longue

exposition à un soleil impitoyable. Personne ne savait comment remédier à cet inconvénient autrement qu'en conseillant aux Goisneau d'acheter un nouveau poste, ce à quoi madame Goisneau se récriait. Quand on avait acheté celui-ci, vingt ans auparavant, Philippe Goisneau aurait bien aimé déjà, pour les matchs de foot en particulier mais aussi, essayait-il d'argumenter, pour les émissions comme Thalassa, dont raffolait sa femme, avoir un écran plus grand, mais il n'y avait rien eu à faire, madame Goisneau n'en démordait pas.

« A quoi ça ressemble, ces écrans plats gigantesques dont les gens croient nécessaire de s'équiper ? ».

S'il n'avait tenu qu'à elle, le poste choisi aurait été encore plus petit : de la taille du poste de la caravane : *ça suffisait bien*. Ce n'était pas tant le prix, *exorbitant tout de même*, qui la retenait, que l'évidence dont aurait témoigné l'importance de l'écran : quoiqu'ils passassent toutes leurs fins d'après-midi et toutes leurs soirées, sans exception, devant leur télévision, sans compter les infos de 13 h, elle se refusait à reconnaître la place qu'occupait chez eux la lucarne qui la faisait voyager, apprendre mille choses, et surtout la distrait de l'ennui, car dans la vie qu'elle avait menée, madame Goisneau s'était beaucoup ennuyée et Philippe Goisneau, qui avait passé la sienne à prévenir les angoisses et les colères de sa femme, avait appris depuis longtemps à flairer les situations dangereuses. Malgré *son apathie*, comme un écorché vif il était devenu sensible à l'oisiveté débilite, aux temps morts, aux salles d'attente bondées, aux compagnies trop prosaïques. Consultant avec attention la rubrique *Sorties* d'Ouest France, il s'empressait de proposer à son épouse une distraction avant qu'arrivent les dimanches après-midi, *« sinistres, épouvantables, abominables »*. Y avait-il des superlatifs assez forts ?

Tous les soirs à l'heure des infos régionales, la télé du salon était allumée depuis bientôt une heure parce qu'en fin d'après-midi, dans un rayon de sept ou huit cents kilomètres des studios de Radio France, les Goisneau suivaient, avec des millions de gens, *Questions pour un*

champion. Tous les soirs, madame Goisneau attendait l'émission comme un viatique. Ramassée dans l'un des larges fauteuils du salon, les jambes repliées sur le côté et tenant ses deux pieds dans ses mains, elle fixait l'écran. Tous les soirs, inmanquablement, la voix de Julien Lepers envahissait la maison ; avec lui, son suspens à trois sous et sa façon de brailler comme s'il devait ameuter les badauds dans une fête foraine, c'était tous les jours la quinzaine commerciale. Madame Goisneau, qui pourtant détestait les ambiances de foire, prenait passionnément parti pour les candidats.

« *Il est stupide ou quoi ?* », disait-elle, ou bien : « *Mais elle est énorme..!* », quand ce n'était pas : « *Cette pouffiasse !* ».

Un autre l'agaçait, celui-là était *insupportable*, elle le *détestait*, celui-ci lui plaisait bien, vraiment et, du fond de son fauteuil, elle leur soufflait les réponses, s'impatientait, répétait plus fort, s'énervait qu'ils ne l'écoutent pas, leur criait ce qu'il fallait dire, enrageait enfin, -l'écran était décidément trop hermétique-, que le candidat n'ait pas compris ce qu'elle avait pourtant braillé au poste. Parfois les concurrents séchaient bêtement devant des questions *très simples, tout de même, tout le monde savait ça*, affirmait-elle.

Quand leur cadette venait leur rendre visite, les Goisneau ne changeaient rien à leurs habitudes. Télé tous les soirs. Quoi d'autre ? Leur fille ne jouait pas aux cartes... Qu'elle se dérobe à la distraction préférée des Goisneau était, pour madame Goisneau, un aveu : sa fille ne pouvait rivaliser ni avec son père, ni avec sa mère, ni avec aucun des joueurs de belote les plus modestes qui soient. Madame Goisneau *la connaissait comme si elle l'avait faite*. Comme, de toutes manières, le son de la télévision envahissait toute la maison, Camille s'asseyait parfois à côté de ses parents pendant qu'ils regardaient *Questions pour un champion*. Parfois, elle connaissait la réponse ; mais souvent elle ne savait pas. Pas du tout. Elle n'avait jamais rien retenu de ce qu'elle apprenait, même quand ça la passionnait, *et sa mère savait cela*, bien sûr : madame Goisneau *savait tout*